PAUL PICCONE

Décédé à New York le 12 juillet dernier, à l'âge de soixante-quatre ans, des suites d'une tumeur au cerveau contre laquelle il luttait avec un extraordinaire courage depuis quatre ans, Paul Piccone, directeur de la revue *Telos*, était ce qu'on peut appeler un Américain atypique. Né le 17 janvier 1940 à L'Aquila, dans les Abruzzes, il avait dû quitter l'Italie à l'âge de quatorze ans pour venir s'installer avec sa famille à Rochester, dans l'Etat de New York. Très tôt, dès le milieu des années cinquante, le petit émigré quitta l'école et se fit embaucher comme ouvrier dans diverses usines, travaillant notamment à Detroit dans le secteur automobile. Quelques années plus tard, cependant, il reprit ses études, d'abord à l'Institut de technologie de Rochester, puis à l'Université de Bloomington, dans l'Indiana, et enfin à l'Université d'Etat de Buffalo où il passa une thèse de doctorat de philosophie qui allait faire de lui un universitaire respecté.

Ancien élève de Karl Wittfogel, Paul Piccone, qui était déjà doté d'une personnalité magnétique, rassembla bientôt autour de lui un groupe de jeunes intellectuels, puis décida de lancer avec eux une revue à laquelle il donna le nom de *Telos*, en référence à la pensée de Husserl. Le premier numéro parut à Buffalo en mai 1968 — en pleine « révolte mondiale de la jeunesse ».

Telos fut à l'origine la revue des disciples américains de l'Ecole de Francfort (Adorno et Horkheimer), ce qui lui permit de s'imposer rapidement comme l'un des principaux organes de réflexion de la Nouvelle Gauche américaine. Ce que les animateurs de *Telos* retinrent au départ de la Théorie critique fut surtout son analyse de la modernité comme un produit de la logique de l'identité caractéristique des Lumières et d'un universalisme abstrait hostile aux particularités concrètes. Leurs principaux auteurs de référence étaient alors Georg Lukács, Theodor W. Adorno, Karl Korsch, Alexandre Kojève, Edmund Husserl et Antonio Gramsci. Ils parlaient beaucoup de dialectique, de révolution, de fétichisme de la consommation, de capitalisme monopolistique, d'aliénation. En fait, ils souhaitaient explorer la voie d'un néomarxisme débarrassé de toute référence tant à la désastreuse expérience soviétique qu'à toute forme d'économisme ou de volontarisme politique.

Mais le projet phénoménologique et épistémologique de refondation

d’un marxisme adapté à notre temps s’effrita rapidement, tant du fait de certains tiraillements internes qu’en raison de l’avènement, de l’autre côté de l’Atlantique, de la mode structuraliste. La référence marxiste fut progressivement abandonnée à partir du milieu des années soixante-dix au profit d’une approche plus phénoménologique inspirée à la fois de Hegel et de Husserl, mais l’esprit général de la revue resta fermement ancré dans l’esprit de la gauche radicale et de la pensée critique. L’opposition au communisme soviétique s’accentua, avec une analyse minutieuse des causes profondes de l’évolution de l’URSS, et se doubla d’une critique parallèle de l’intelligentsia et de la Nouvelle Classe occidentales, là encore dans une fidélité certaine à l’esprit des fondateurs de l’Ecole de Francfort. Dans les années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, des clubs Telos virent le jour dans la plupart des Universités américaines et canadiennes.

Dans les années quatre-vingt, après le démantèlement de la Nouvelle Gauche, on assista à un nouveau tournant. *Telos* commença alors à engager systématiquement le dialogue avec divers courants « transversaux » du paysage intellectuel de différents pays. L’influence décisive des idées de Christopher Lasch conduisit Piccone et ses amis à préciser leur critique de la Nouvelle Classe en s’appuyant sur les principes fédéralistes et en se réclamant d’un « populisme » redéfini en profondeur (avec une réévaluation positive des notions de tradition et de communautés organiques). La critique du nationalisme, de l’individualisme libéral et de l’« industrie culturelle » se doubla d’une critique conjointe des pratiques étatistes héritées du New Deal, du néoféminisme égalitaire (les « *gender studies* ») et de l’idéal « libéral-progressiste » consistant à ne raisonner qu’en termes de « droits ». Gary L. Ulmen, spécialiste de Carl Schmitt, multiplia les références à l’œuvre du grand juriste allemand, que *Telos* allait bientôt contribuer à faire mieux connaître aux Etats-Unis. Parallèlement, on enregistra une complète rupture avec la seconde génération de l’Ecole de Francfort, essentiellement représentée par Jürgen Habermas, que *Telos* accusait, non sans raison, d’avoir abandonné ce qu’il y avait de meilleur dans le legs de la génération précédente pour adopter une théorie néokantienne des pratiques « communicationnelles » délibérément placée au service du réformisme social.

Paul Piccone fut le moteur de cette évolution. Il le fut avec d’autant plus d’enthousiasme que *Telos* était véritablement son enfant ! Esprit plein de curiosité et dénué de tout parti-pris, excellent théoricien, familier de toutes les doctrines et de toutes les problématiques, il sut exiger de ses amis qu’ils ne se satisfassent jamais des positions acquises, qu’ils sachent toujours se remettre en question, allant jusqu’à rédiger des éditoriaux dans lesquels il n’hésitait pas à critiquer vertement certains des articles qu’il publiait dans le même numéro !

Cette liberté d’esprit — jointe à l’intérêt que *Telos* n’a jamais cessé de porter aux débats idéologiques en Europe (trait qui suffit déjà à la distinguer de la plupart des publications américaines) — a permis à la

revue de publier, au fil du temps, des auteurs aussi différents que Herbert Marcuse, Jean-Paul Sartre, Carl Schmitt, Walter Benjamin, Michel Foucault, Jean Baudrillard, Claude Karnoouh, Hans Magnus Enzensberger, Russell Jacoby, Agnes Heller, Alvin Gouldner, Martin Jay, Norberto Bobbio, Luciano Pellicani, Cornelius Castoriadis, et bien d'autres — une performance dont peu d'autres revues peuvent se targuer, et qui explique que *Telos* ait survécu, alors que presque toutes les autres revues de la Nouvelle Gauche américaine ont aujourd'hui disparu.

J'avais fait la connaissance de Paul Piccone en mars 1983, à Chicago, à l'occasion d'un colloque sur l'évolution des formes et des structures politiques en Europe auquel il l'avait invité. A partir de cette date, une relation d'amitié ne tarda pas à s'établir entre nous, confortée par les échanges d'idées que nous avons eu l'occasion d'avoir de vive voix à plusieurs reprises, notamment à Pérouse, à Paris, à New York et à Rome.

A l'hiver 1993, *Telos* publia un double n° spécial (98-99) entièrement consacré à la Nouvelle Droite français (*The French New Right — New Right, New Left, New Paradigm?*) qui avait fait grand bruit des deux côtés de l'Atlantique, d'autant que les comportements grotesques des « vigilants » de tous poils y était stigmatisés sans la moindre ambiguïté. On y lisait des textes de Paul Piccone, Frank Adler, Pierre-André Taguieff, Marco Tarchi, Paul Gottfried, etc., ainsi que plusieurs textes et entretiens avec moi-même. « Ce qui rend la Nouvelle Droite française particulièrement intéressante, écrivait Piccone dans son éditorial, est qu'elle propose de mettre un terme à l'opposition traditionnelle entre la gauche et la droite pour travailler à l'émergence d'un nouveau paradigme ». A partir de la publication de ce numéro, je devins l'un des collaborateurs réguliers de la revue.

D'autres numéros spéciaux représentèrent autant de jalons décisifs dans le parcours de la revue. Ce fut le cas notamment du numéro consacré au fédéralisme (n° 100, été 1994), des deux numéros spéciaux sur le populisme (n° 103 et 104, printemps et été 1995), avec au sommaire des articles de Paul Piccone, Gary Ulmen, Pierre-André Taguieff, Tim Luke, Paul Gottfried, Thomas Fleming, Frank Adler, Joseph Bendersky, Kaveh Afrasiabi, etc., du premier des trois numéros spéciaux dédiés à l'actualité de Carl Schmitt (n° 109, automne 1996), etc.

Sur le plan humain, Piccone était un formidable tonitruant. Il s'exprimait dans une langue américaine qui n'appartenait qu'à lui, avec des phrases interminables évoquant son Italie natale. Quant il expliquait, argumentait, polémiquait, c'était toujours de manière explosive. Les mots se pressaient dans sa gorge, avant de jaillir en cascade. On ne comprenait pas tout, mais on voyait immanquablement son visage s'illuminer d'un énorme sourire. Il était volcanique, emporté. Il avait aussi un cœur d'or. Depuis sa création, *Telos* lui devait tout.

Piccone a été enterré le 15 juillet près de sa résidence de campagne de

Candor, dans l’Etat de New York. A la demande de son épouse, la délicieuse Mary Piccone, c’est un universitaire de Stanford, l’excellent germaniste Russell Berman, qui va lui succéder à la tête de *Telos*. Bien entendu, sans Piccone, la revue ne sera pas la même, mais il aurait été impensable qu’elle disparaisse et cesse de jouer le rôle essentiel qui a toujours été le sien aux Etats-Unis comme dans le monde. Un n° spécial d’hommages à Paul Piccone sera publié en 2005 (*Special Edition – Tribute to Paul Piccone*). Il sera pour partie constitué des communications qui doivent être prononcées le 15 janvier prochain à New York à l’occasion du « Telos Memorial for Paul Piccone ».

Paul Piccone était un esprit libre, un homme merveilleux, un penseur original et profond. Je salue sa mémoire avec une très grande émotion.

Alain de Benoist